

86^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

**HISTORIQUE DE LA BATAILLE
DU 25 AOÛT 1914 À BACCARAT
ET DE SON HÉROÏQUE ET
TRAGIQUE ÉPOPÉE**

Cette bataille fut précédée et suivie en août 1914, sur la terre Lorraine, d'autres glorieux combats succinctement mentionnés dans cet historique, en particulier la bataille de Sarrebourg du 20 août 1914.

GÉNÉRALITÉS DIVERSES

Les populations de la Haute-Loire n'ont pas perdu le souvenir de ce magnifique régiment du Velay, le 86^e d'Infanterie, auquel les unit, dans les pages immortelles d'un livre d'or, une tradition glorieuse dont l'histoire porte témoignage.

Avant de tourner cette page d'histoire englobant de nombreuses guerres, il est réconfortant de rappeler aux jeunes générations que de valeureux soldats du Massif Central ont vaillamment combattu sous les plis glorieux du Drapeau de ce régiment, que beaucoup de familles du Velay, du Forez et de l'Auvergne ont compté un des leurs parmi les nombreux morts du 86^e, tombés au champ d'honneur, et que des liens indissolubles ont été forgés dans l'âme des batailles, où tant de sang fut versé en commun.

Dans le souvenir de son glorieux passé, confirmé ensuite sur les champs de bataille de Lorraine, témoins de tant de violents combats, le 86^e mérite que son héroïque épopée du 25 août 1914, à Baccarat, ne soit pas ensevelie dans les tristesses de l'oubli, et fasse l'objet d'un Historique particulier, résumant les nombreux épisodes de cette tragique et sanglante bataille, au cours de laquelle notre brave Régiment du Velay donna, une fois de plus, la mesure de son remarquable courage.

Les survivants de cette période héroïque, qui depuis longtemps ont compris leur devoir, ont également reconnu que tant de gloires et de sacrifices devaient être sauvés de l'indifférence, et qu'à l'occasion du cinquantenaire de cette mémorable bataille, l'ensemble de ce glorieux passé aurait à figurer dans le cadre exclusif d'un historique, évoquant les combats de Lorraine d'août 1914, et principalement la bataille de Baccarat.

Puisse cet historique succinct, dont le détail figure dans les pages qui suivent, éclairer une opinion quelquefois mal informée, et permettre, dans une nécessaire clarté et un souci de vérité, de rendre un hommage solennel de reconnaissance aux héroïques combattants et glorieux morts du 86^e ; soldats valeureux de cette sublime épopée du 25 août 1914, à Baccarat, précédée et suivie, sur cette terre lorraine, d'autres combats meurtriers, où, comme le 20 août à Sarrebourg, le régiment eut encore l'honneur d'être engagé pour la défense de la Patrie.

I. DISPOSITIONS PRÉLIMINAIRES D'ENSEMBLE.

Le 20 août 1914, la 1^{re} Armée Dubail, comprenant cinq corps d'armée, dont le corps d'armée d'Auvergne, le 13^e de Clermont-Ferrand, occupait tout le front d'Alsace et une faible partie de la Lorraine, de Belfort au sud de Lunéville. Deux armées allemandes lui faisaient face, la 7^e en Alsace, la 8^e dans le nord des Vosges.

A cette date, et sur ce vaste front de combat, la 1^{re} Armée avait victorieusement livré la bataille des frontières, et occupé Mulhouse, les abords de Colmar, puis certaines crêtes et cols des Vosges, jusqu'au nord de Sarrebourg.

Le terrain conquis par nos troupes aurait pu être partiellement conservé, si le fléchissement, vers notre gauche, de certains corps d'armée du front de Lorraine ne les avait obligées à un repli stratégique permettant ensuite un regroupement général des forces et une réorganisation des unités, en vue d'actions futures.

Après cet important repli, les unités de la 1^{re} Armée avaient atteint, le 24 août, dans la région des Vosges, et au sud de Lunéville, une position provisoire de défense, sur la ligne de la Meurthe.

Au cours de ces vastes opérations, le 86^e, arrière-garde du 13^e Corps d'armée, sur l'axe : Sarrebourg, Baccarat, Rambervillers, avait pour mission de retarder l'avance ennemie et d'occuper ensuite, à l'intérieur de ce nouveau dispositif, le secteur défensif de Baccarat, dominant sur la rive gauche la vallée de la Meurthe, entre cette ville et le pont d'Azerailles au nord.

Cette rivière, bien connue des anciens combattants, coule du sud au nord, en traversant Baccarat. Elle est franchie, au centre de la ville, par un large pont reliant les deux rives, point de passage très important sur la route Sarrebourg à Rambervillers.

Ce grand pont et la ville elle-même, qui, en ce mois d'août 1914, avaient dans cette région frontalière une valeur stratégique certaine, méritaient d'être tenus, puis défendus, afin que l'ennemi ne puisse déboucher de la vallée de la Meurthe et bousculer, ensuite, notre dispositif de défense à la charnière des 1^{re} et 2^e Armées qui, au sud, couvrait la trouée de Charmes.

Pour riposter à la poussée ennemie qui s'était rapidement accentuée dans ce secteur particulier de Lorraine, le 86^e fut désigné, dans la nuit du 24 au 25 août, pour donner le coup d'arrêt qui s'imposait et reprendre Baccarat que les Allemands venaient partiellement d'occuper.

L'attaque devait être effectuée par surprise, avant le lever du jour, c'est-à-dire vers trois heures du matin, avec mission de bloquer l'ennemi sur la rive droite, en y créant si possible une tête de pont qui ne pouvait être que d'une durée limitée, étant donné que les passages de la Meurthe aux ponts d'Azerailles, au nord, et de Thiaville, au sud, avaient été également occupés dans la nuit par les Allemands.

Avant d'entrer dans le détail de cette tragique et glorieuse bataille de Baccarat où, pendant dix-huit heures, de quatre heures du matin à vingt-deux heures, la bravoure des hommes et des cadres avait atteint les sommets de l'héroïsme, il est nécessaire de faire connaître, succinctement, ci-après, les principales opérations ou événements divers auxquels le 86^e avait eu à faire face, depuis sa mobilisation générale jusqu'à la veille de cette mémorable journée du 25 août 1914.

II. OPÉRATIONS PRÉPARATOIRES SUIVIES DE COMBATS DIVERS, PRÉCÉDANT LA BATAILLE DE BACCARAT.

Au cours de l'après-midi du 5 août 1914, le 86^e R.I., entièrement mobilisé, s'embarquait, sous une pluie torrentielle, en gare du Puy, à destination de sa base de concentration.

Le souvenir de ce glorieux départ, en cette soirée inclémente du 5 août, restera longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui ont vécu ces heures d'adieux, de craintes et d'espoirs.

Après deux nuits passées en chemin de fer, dans des wagons à bestiaux, les vêtements et linges entièrement mouillés par la pluie torrentielle supportée au départ, nos braves montagnards du Velay, du Forez et de l'Auvergne débarquaient, le 7 août, au lever du jour, à l'ouest d'Epinal, où ils séjournaient pendant quarante-huit heures pour permettre une cohésion plus complète des unités.

Dès le 10 août au matin, par une chaleur torride, le régiment gagnait par étapes, souvent bien pénibles, la zone frontière au nord-est de Baccarat, dans la région de Merviller.

Le 13 août au soir, il était aux avant-postes, au contact immédiat de l'ennemi, où il entendait déjà le bruit du canon et les coups de feu échangés par les sentinelles et patrouilles. Il apercevait également dans le lointain de sinistres lueurs d'incendies jalonnant la destruction de certains de nos villages frontière que, dans sa fureur guerrière, l'ennemi avait décidé de brûler et d'anéantir.

COMBATS D'ANCERVILLER.

Le 14 août au matin, après sa première veillée d'armes, face à l'ennemi, et une nuit sans sommeil passée au bivouac, en situation d'alerte, le 86^e recevait le baptême du feu, au cours de son premier et dur combat d'Ancerviller.

Date inoubliable où, malgré de violents tirs d'artillerie, suivis de pertes assez sensibles, parmi lesquelles nous eûmes deux officiers grièvement blessés, les lieutenants Soubrier et Garnier, le régiment, plein d'entrain, progressant comme à la manœuvre, refoulait l'ennemi en combattant, l'obligeant à battre en retraite en direction de la frontière.

Les jours suivants, et sous de fréquentes averses de pluie qui aggravaient sévèrement les nuits passées au bivouac, tout en rendant pénibles les marches sous bois et en terrains variés, nos braves soldats qui souffraient déjà d'un manque de sommeil, et d'un ravitaillement insuffisant, franchissaient quand même victorieusement la zone frontière aux environs de Bertrambois. Ils chassaient ensuite les arrière-gardes ennemies jusqu'aux abords de Sarrebourg, où le régiment arrivait le 19 août.

COMBATS DE SARREBOURG.

C'est devant cette importante ville que, dans l'après-midi du 20 août 1914, alors que les autres régiments de la Division avaient déjà livré des combats sanglants et occupé, aux prix de lourdes pertes, certaines positions difficiles à tenir, que le 86^e, jusqu'alors en réserve, recevait l'ordre d'attaquer, aux environs de 17 h 30, en direction des cotes 312 et 330, jalonnées au sud de Sarrebourg par un important mouvement de terrain aboutissant au village de Hesse, immédiatement à l'ouest de Schneckbusch.

Le dispositif d'attaque du Régiment sur ses bases de départ était le suivant :

- 1^{er} Bataillon, lisières sud-est d'Imling ;
- 3^e Bataillon, au sud-ouest de la cote 302 ;
- 2^e Bataillon, vers le canal de la Marne au Rhin, au nord-est de Hesse.

Le premier objectif de ces bataillons était jalonné par la route Sarrebourg-Hesse, puis la cote 330, cette dernière étant dans la zone d'action du 2^e Bataillon.

Déployé face à ses objectifs, le 86^e, avec un entrain remarquable, se portait résolument à l'attaque, malgré la violence des feux de mitrailleuses et les bombardements d'artillerie lourde, que notre rapide avance avait progressivement déchaînés.

Bravant quand même courageusement le feu de l'ennemi, les unités engagées se déplacent comme à la manœuvre. Les lignes de tirailleurs parfaitement en ordre courent, bondissent, se couchent, puis repartent au commandement des chefs vers les objectifs à atteindre.

Bientôt cependant, la nuit arrive et les vagues de tirailleurs, mettant baïonnette au canon, continuent, dans une charge impétueuse, leur mouvement en avant, en se jetant, sans aucune hésitation, dans la titanique fournaise où, vers les espaces de la mort, s'entrechoquent les plus cruelles volontés.

Pendant ce temps, l'infanterie ennemie, abritée dans de profondes tranchées, continue d'exécuter des feux extrêmement meurtriers sur un terrain connu et depuis longtemps repéré. Beaucoup des nôtres tombent, mais les lignes de tirailleurs, dont les rangs, hélas ! s'éclaircissent, continuent toujours à progresser, avec la même ardeur.

Cette avance victorieuse de nos unités vers les premiers objectifs à atteindre, ralentie par la nuit qui déjà assombrit ce champ de bataille, devient difficile à continuer au-delà de ces objectifs, malgré la bravoure et l'esprit de sacrifice de nos braves troupes qui, à l'exemple de leurs chefs, surent combattre très courageusement.

Que de beaux actes d'héroïsme seraient à citer au cours de cette violente bataille de Sarrebourg où le 86^e donna une fois de plus la mesure de son magnifique courage.

Parmi tant de braves qui, ce jour-là, se sacrifièrent pour la plus noble des causes, il importe spécialement de signaler quelques officiers qui, hélas ! avec beaucoup d'autres, partagèrent, dans la souffrance et la mort, le sort de leurs hommes, sur ce tragique champ de bataille de Lorraine.

Citons d'abord le capitaine Pichon, de la 10^e Compagnie, qui, au début de l'attaque, avec un absolu mépris du danger, s'élançait sur l'ennemi à la tête de ses hommes, entraînant, par son bel exemple, toute la ligne d'assaut sous une grêle de projectiles, et qui fut mortellement atteint de plusieurs blessures, en abordant l'objectif assigné.

Et ensuite le capitaine Degoutin, de la 6^e Compagnie, qui, sous un feu très violent d'artillerie et de mitrailleuses, entraîna sa compagnie au pas de course, jusque vers les retranchements ennemis, où il tomba glorieusement, percé de coups de baïonnettes.

Puis enfin le lieutenant Cornut, de la 3^e Compagnie, qui, au cours de cette attaque, donna à ses hommes le plus bel exemple de dévouement et de devoir en abordant courageusement, en première vague, la route de Sarrebourg à Hesse, objectif du 1^{er} Bataillon, où il tomba mortellement blessé, à la tête de sa compagnie qui, hélas ! pendant ce violent combat, subit de très lourdes pertes en cadres et hommes.

Au cours de cette lutte sévère, un jeune et brave Saint-Cyrien, le sous-lieutenant Ely, récemment affecté à la 4^e Compagnie comme chef de section, étant resté fidèle au serment de sa promotion, prenait tranquillement ses gants blancs et se lançait ensuite très courageusement à l'attaque des positions ennemies où, dans un grand mépris du danger, il tombait glorieusement, frappé à mort à la tête de sa troupe.

L'Historique du régiment mentionne spécialement l'héroïque attitude du soldat Thiolas, de la 5^e Compagnie, qui, par sa belle conduite au feu et son courage exemplaire sur ce champ de bataille de Sarrebourg, fut digne, ce jour-là, de nos héros légendaires, et cité à l'ordre de l'armée.

Cette violente bataille, où la baïonnette joua un certain rôle, du fait de l'absence dans ce secteur d'une artillerie d'appui, et d'un nombre suffisant de mitrailleuses, ne prenait fin que bien tard dans la nuit sur le terrain conquis, après que le régiment eut atteint ses premiers objectifs, et chassé l'ennemi, dont les appels lointains de ses clairons sonnaient le ralliement, puis la retraite, et, qui déjà en se repliant, brûlait ses casernes et parcs à fourrages de Sarrebourg, éclairant l'horizon de leurs immenses incendies.

Nos pertes, qui furent sévères, s'élevaient à un millier d'hommes et vingt-cinq officiers, dont le commandant de Sigoyer, du 3^e Bataillon, grièvement blessé. Elles furent par la suite cruellement ressenties dans le régiment.

Profitant de la fin du combat et de la retraite provisoire de l'ennemi, nos infirmiers, brancardiers et médecins auxiliaires parcouraient sans difficultés, dans le courant de la nuit, ce champ de bataille de Sarrebourg pour relever et soigner les nombreux blessés qui, ensuite, étaient transportés au poste de secours du régiment installé à la ferme de Forge, au nord-ouest de Hesse, entre la voie ferrée et le canal de la Marne au Rhin.

Regroupé dans le courant de la nuit sur des positions défensives d'attente, et bien que les hommes n'aient pris aucun repos ni une nourriture suffisante, le 86^e était quand même prêt, au lever du jour, à reprendre encore la lutte, que de violents bombardements d'artillerie lourde laissaient déjà prévoir, en ce début de matinée, dans l'important secteur d'attaque de notre glorieux 86^e.

REPLI DERRIÈRE LA MEURTHE.

Cette reprise du mouvement en avant ne put cependant être effectuée en raison du repli sur notre gauche, au nord-ouest de Sarrebourg, d'éléments divers de la 2^e Armée. Il fallut de ce fait rompre le combat, abandonner le terrain déjà conquis au prix de lourdes pertes, et amorcer à notre tour un mouvement de repli sur des positions de défense, successivement organisées dans les bois ou villages de la région.

Ces pénibles déplacements étaient effectués de jour ou de nuit, sur des itinéraires difficiles, assez souvent battus par l'artillerie, et où les contacts avec les éléments légers d'avant-garde ennemie étaient assez fréquents, du fait que le 86^e couvrait la retraite du 13^e Corps, sur l'axe Sarrebourg-Baccarat.

C'est dans ces dures conditions, et avec des effectifs fortement amoindris en cadres et hommes, que le régiment, brisé de fatigue, mais très aguerris pour les combats futurs, arrivait, le 23 août au soir, sur la rive gauche de la Meurthe où, après avoir traversé Baccarat, il occupait ensuite, au nord-ouest de la ville, dans la région de Badmenil et de Glonville, certaines positions dominant la vallée de la Meurthe.

VIOLENT BOMBARDEMENT DE LA ROUTE BADMENIL-BACCARAT.

Le lendemain, 24 août, après une nouvelle nuit passée au bivouac en situation d'alerte, et au cours de certains changements de positions, en vue d'une défense sur la ligne de la Meurthe, le régiment subissait, vers 16 heures, un très violent bombardement d'artillerie, atteignant la route de Badmenil à Baccarat, suivie à ce moment-là par les 1^{er} et 2^e Bataillons. Le 3^e Bataillon, stationné dans Baccarat, ne rejoignait le régiment que vers 19 heures.

Ce formidable bombardement lui occasionna encore de sérieuses pertes en hommes de troupe et officiers, dont le lieutenant-colonel Barral, le capitaine Morel, adjoint au colonel, et le docteur Canel, médecin-chef du régiment.

La mort du lieutenant-colonel Barral fut douloureusement ressentie au 86^e. Cet officier supérieur, bien connu pour sa haute valeur morale et militaire, était un conseiller très écouté du colonel Couturaud, en même temps qu'un chef très humain, qui avait su gagner le cœur de tous ceux qui le connaissaient. Sa disparition fut une catastrophe pour le régiment.

Sa glorieuse dépouille repose dans l'immense cimetière de Badonviller, au milieu des tombes de ses braves soldats du 86^e qu'il n'a pas voulu, même dans la mort, abandonner sur cette terre lorraine.

Dans son journal de marche, le lieutenant Aussédât, de la 2^e Compagnie, fait la description de ce terrible bombardement sur la portion de route Badmenil-Baccarat, en profil sur l'horizon. Le franchissement de cette route au prix d'assez lourdes pertes, en cet après-midi du 24 août, fut pour cet officier aussi impressionnant que la traversée du pont, le lendemain.

SITUATION DU 86^e AU SOIR DE CETTE MEURTRIÈRE JOURNÉE DU 24 AOÛT.

Voilà où en était le 86^e au soir de cette nouvelle et meurtrière journée, quelques heures avant l'attaque de Baccarat, alors que, depuis le 14 août, date inoubliable de son baptême du feu, il avait déjà perdu, pendant ces dix jours d'activité combattante, plus de la moitié de ses officiers, et le tiers de ses hommes de troupe.

Les glorieux survivants de cette courte et héroïque période avaient quand même gardé un bon moral, bien que souvent privés de sommeil et brisés de fatigue, du fait des violents combats et bombardements divers qu'ils avaient eu à subir, et des fréquentes nuits passées au bivouac, suivis de longs déplacements en terrains variés, avec un chargement de campagne très lourd.

Malgré ces dures épreuves et un ravitaillement en vivres parfois bien défectueux, le 86^e avait toujours conservé une farouche volonté de vaincre.

Dès les premières heures du 25 août, et après une angoissante veillée d'armes, il allait donner une fois de plus la mesure de son remarquable courage, en se portant résolument à l'attaque de Baccarat.

Cette importante attaque, tardivement prescrite, imposait quand même certains préparatifs, dont les détails suivis de commentaires divers sont énumérés ci-après.

III. LES PRÉPARATIFS ET LA VEILLÉE D'ARMES DU 86^e R.I. AVANT LA BATAILLE DE BACCARAT.

Après la pénible et meurtrière journée du 24 août, le régiment, entièrement regroupé au début de la nuit dans les bois de Glonville, recevait ensuite un ordre de stationnement en position d'alerte sur la route de Rambervillers, traversant les bois de la Rappe et de la Pêche, à quelques kilomètres au sud-ouest de Baccarat.

C'est pendant cette sombre nuit du 24 au 25 août que le 86^e allait connaître une angoissante veillée d'armes, sur les bords de cette importante route, dont la partie occupée par le régiment se trouvait en plein bois.

A l'accablante chaleur du jour avait succédé la fraîcheur, bien vite glaciale, de certaines nuits d'août, montant de la vallée de la Meurthe ou rayonnant de la forêt.

Au cours de cette halte provisoire, dans les ténèbres humides qui nous enveloppaient, quelques hommes, groupés autour de petits feux de bois vert, tentaient rapidement la préparation d'un peu de café.

Le silence absolu régnait dans cette nuit inhumaine, sans aucun coup de feu dans le lointain. Seul le ciel noir laissait apparaître quelques étoiles extrêmement brillantes.

Inquiets cependant d'un lendemain dont ils ne soupçonnaient pas encore les heures graves qu'ils allaient connaître, les hommes, entièrement épuisés et mal ravitaillés, étaient assis ou couchés sur les bords du talus de la route. Quelques-uns mangeaient ce qui pouvait encore exister au fond de leur pauvre musette ; beaucoup d'autres, anéantis de fatigue, s'endormaient.

Vers vingt-trois heures, les chefs de bataillon et commandants de compagnies étaient appelés d'urgence auprès du colonel, où se trouvait déjà le général de brigade d'Infreville. A leur retour, ils nous annonçaient que le 86^e venait de recevoir l'ordre de s'emparer de Baccarat à la baïonnette, avec mission de donner un coup d'arrêt à l'avance ennemie dans ce secteur de Lorraine, et d'organiser ensuite une tête de pont sur la rive droite de la Meurthe. Cette attaque devait s'effectuer de nuit, par surprise, vers trois heures du matin.

Au reçu de cet ordre, les cadres et hommes étaient alertés en silence, ceux qui sommeillaient encore furent réveillés. L'annonce de cette bataille qui menaçait d'être sévère fut accueillie sans émotion apparente, du fait que l'ensemble du régiment avait déjà plusieurs fois bravé la mort au cours des combats antérieurs.

Immédiatement, chacun s'y prépare en ajustant au mieux son équipement et en révisant

l'approvisionnement en cartouches. Quelques hommes, hélas ! fumèrent leur dernière cigarette, pendant que d'autres buvaient ce qui restait encore au fond de leur petit bidon.

Puis ce fut, en silence, le rassemblement du régiment, en colonne par quatre, sur la route de Rambervillers, à quelques kilomètres de Baccarat, dans l'ordre suivant : 3^e, 1^{er} et 2^e Bataillons.

Comme prévu, les hommes avaient mis baïonnette au canon et approvisionné leur arme à huit cartouches.

Avant que ces trois bataillons ne s'ébranlent pour le combat sanglant qui les attend en cette tragique et glorieuse journée du 25 août 1914, il y a lieu de mentionner que le colonel Couturaud, commandant le régiment, se trouvait à ce moment-là entièrement seul pour organiser et diriger cet important combat, ayant depuis la veille, 24 août, perdu son lieutenant-colonel, dont les conseils précieux lui auraient été nécessaires, et son capitaine adjoint, chargé de régler les questions de détails.

C'est en l'absence de cet état-major qui, dans ce cas, aurait été très utile pour aider à coordonner l'ensemble de la lutte, que le colonel Couturaud, déjà très âgé et extrêmement épuisé par dix journées d'activités combattantes, allait aborder, seul, la direction et les responsabilités d'exécution de cette importante bataille de Baccarat.

Avec le recul du temps, on est en droit d'être surpris qu'en pareille circonstance, ce chef de corps expérimenté, qui, le soir de cette rude bataille, fut tombé si courageusement à la tête des débris de son régiment, n'ait pas immédiatement choisi, dans les unités du 86^e, un officier déjà ancien, capable de lui servir d'adjoint et, le cas échéant, de lui donner peut-être quelques conseils utiles que son extrême fatigue pouvait exiger.

Mais il est temps que nous revenions à notre rassemblement du régiment, articulé en position de combat sur la route de Rambervillers, prêt à bondir avec son énergie habituelle à l'attaque de Baccarat. Cette attaque, effectuée dans les ténèbres d'une nuit qui s'achève, précèdera l'aube sanglante qui, sur cette ville de Baccarat et la vallée de la Meurthe, éclairera bientôt l'immense horizon.

IV. LA BATAILLE DE BACCARAT.

Son plan d'attaque. Ses détails d'exécution. Les tragiques péripéties de la lutte.

PLAN D'ATTAQUE.

Au moment où le régiment va s'engager dans cette tragique et violente bataille, le dispositif d'attaque est le suivant :

LE 3^e BATAILLON, TÊTE D'AVANT-GARDE, est articulé comme suit : 12^e Compagnie en extrême pointe, suivie de la 11^e Compagnie, avec mission pour ces deux unités de foncer directement sur le pont, puis de le traverser, et si possible atteindre le carrefour des routes Saint-Dié, Lunéville pour couvrir notre attaque à l'est.

Les 9^e et 10^e Compagnies iront s'établir en flanc garde de protection aux emplacements ci-après :

a) La 9^e aux lisières sud de Baccarat, avec mission d'occuper la passerelle traversant la rivière.

b) La 10^e aux lisières nord de cette ville, en surveillance défensive, vers les points de passage qui pourraient exister dans ce secteur de la Meurthe.

c) Le but de ces diverses opérations étant de faciliter le mouvement central et permettre, le cas échéant, une action de débordement.

LE 1^{er} BATAILLON articulé en profondeur, dans l'ordre suivant : 1^{re}, 2^e et 4^e Compagnies qui, dans cette bataille, aura la mission principale, suivra d'aussi près que possible ce dispositif d'avant-garde, afin d'effectuer sans retard la traversée de la ville, puis le franchissement du pont. Il organisera ensuite une zone provisoire de défense sur la rive droite de la Meurthe.

La 3^e Compagnie de ce bataillon, très éprouvée à Sarrebourg et dont la plupart des cadres furent tués ou blessés, avait eu ses glorieux survivants répartis dans les autres unités de ce 1^{er} Bataillon.

LE 2^e BATAILLON suivra également ce dispositif d'attaque dans l'ordre normal de ses unités, tout en constituant une réserve à la disposition du colonel.

LES TROIS SECTIONS DE MITRAILLEUSES en réserve de feux occuperont une position provisoire, dominant la rive gauche de la Meurthe, à la sortie ouest de Baccarat, tout en se tenant prêtes à intervenir sur ordre du colonel.

DÉTAILS D'EXÉCUTION.

Vers trois heures et demie du matin, le régiment, déjà en retard sur son horaire, du fait de certaines précisions attendues du haut commandement, amorçait quand même avant le lever du jour son attaque par surprise.

Cette attaque était déclenchée en silence, baïonnette au canon, sans un coup de fusil, ni appui d'artillerie. On escomptait beaucoup sur l'effet de surprise pour le succès de l'opération qui, peut-être, aurait pu en grande partie mieux réussir, si on avait attaqué une heure plus tôt, en pleine nuit.

Très rapidement, la 12^e Compagnie, avec ses patrouilles de tête, arrive avant le lever du jour vers les premières maisons de Baccarat, atteignant ensuite la place de la Mairie et de l'Eglise, suivie vers le pont par la 11^e Compagnie. Au même moment, les 9^e et 10^e Compagnies vont occuper sans retard leurs emplacements de flanc-garde de protection.

De leurs positions d'observations et de combats, ces deux compagnies ne tardaient pas, au lever du jour, à être en contact à la vue avec l'ennemi qui, déjà dans la nuit, avait franchi la Meurthe au nord de Baccarat, tandis qu'aux lisières Sud de la ville la passerelle aboutissant à la rive droite était en partie occupée à son extrémité Est par les sentinelles allemandes, détachées d'un groupe de défense.

Ce début d'attaque par surprise permet d'abattre, rapidement, à la baïonnette et sans bruit, les sentinelles ennemies placées aux issues de la ville, et devant la mairie l'alerte n'est pas encore donnée.

Continuant dans la rue principale à progresser en silence par demi-sections, les 12^e et 11^e Compagnies atteignent ensuite le pont et s'y engagent résolument, sans hésitation.

C'est alors que les sentinelles ennemies, installées au milieu de ce pont, ouvrent le feu et, en s'enfuyant, donnent immédiatement l'alerte. Quelques instants après, une fusillade assez nourrie se déclenche, annonçant la réaction allemande.

Puis, ce sont les mitrailleuses, installées sans doute depuis la veille dans le parc du château dominant ce quartier, qui, également alertées, ne tardent pas à entrer en action en prenant le pont d'enfilade.

Au même moment, des clameurs, des cris et des ordres se font entendre de toutes parts ; la bataille, qui s'annonce tragique, est commencée, et il fait déjà jour.

TRAGIQUES DÉTAILS DE CETTE BATAILLE.

Malgré les premiers feux de mitrailleuses, dont la violence ne fait que croître, les deux compagnies du 3^e Bataillon, 11^e et 12^e réussissent quand même en grande partie à traverser le pont, tout en subissant hélas, de nombreuses pertes en tués et blessés, dont le Commandant du Bataillon, le jeune et brave capitaine Tondeur, qui fut tué sur le pont en conduisant ses hommes à l'attaque.

Une petite fraction de ce Bataillon déployée derrière le parapet de droite de ce pont, ouvrait immédiatement le feu vers les fenêtres des maisons de la rive droite occupées par les Allemands, qui par leurs tirs gênaient également la progression de nos troupes.

Certains groupes de ce 3^e Bataillon, au courage exemplaire, qui avaient pu franchir le pont sans trop de pertes, arrivaient à atteindre comme prévu le carrefour de la route St-Dié - Lunéville, sortie Est de Baccarat, qui bientôt fut également battu par une mitrailleuse ennemie.

Ces hommes et leurs chefs, rescapés de cette poussée aventureuse, et complètement isolés, furent faits prisonniers après une tentative de résistance, qui hélas était vouée à un échec.

Pendant ce temps, le 1^{er} Bataillon suivant au plus près le Bataillon d'avant garde, continuait à s'engouffrer rapidement dans la rue principale de Baccarat, en direction du pont, qu'il avait mission de franchir au plus tôt.

C'est à ce moment-là que les Allemands cantonnés dans les immeubles de la rive gauche, du fait que la veille au soir ils avaient pu franchir la Meurthe, furent également alertés, et que dans un violent combat de rues et de maisons s'engagea une lutte acharnée et sanglante, supportée en grande partie par le 1^{er} Bataillon. Malgré ces divers accrochages, les unités de tête de ce Bataillon avaient pu, avec un courage remarquable amorcer quand même la traversée du pont, effroyablement battu par les mitrailleuses ennemies, comme l'attestaient les morts et blessés du 3^e Bataillon (11^e et 12^e Compagnies) qui déjà commençaient à obstruer partiellement le pont.

Ces mitrailleuses ennemies, qui nous faisaient ainsi beaucoup de mal, et dont on pouvait approximativement situer l'emplacement dans le parc du château entouré de grands murs, étaient à cette distance difficiles à atteindre et à neutraliser, du fait que le régiment ne disposait d'aucun appui d'artillerie, ni engins particuliers.

Les 3 sections de mitrailleuses placées en réserve de feux à l'entrée ouest de Baccarat, sur une position dominant la vallée de la Meurthe, ne pouvaient intervenir dans ce combat rapproché.

Au cours de cette bataille de rues, précédant la traversée du pont par le 1^{er} Bataillon, nous eûmes encore à lutter contre des groupes d'Allemands qui sortaient des maisons, ou qui nous

tiraient des fenêtres, quelquefois nos soldats étaient même tués à bout portant, dans ce combat rapproché de rues et de maisons.

Il fallut souvent se lancer à l'assaut de certains immeubles pour en déloger l'ennemi, qui s'y était installé depuis la veille, en particulier à l'intérieur d'une boulangerie, où quelques hommes de la 4^e Compagnie eurent à lutter contre plusieurs soldats allemands qui s'y étaient réfugiés.

C'est également au cours de cette lutte sanglante, que le Colonel Couturaud qui se trouvait à ce moment-là dans la grande rue, à quelques pas de ma section, donna l'ordre au clairon de ma Compagnie, la 4^e, de sonner la charge. Puis s'adressant aux officiers qui se trouvaient à proximité avec leurs unités, il leur cria très fort : « Allons les officiers soyez énergiques ».

Quelques instants après c'était le Commandant Oligschlager du 2^e Bataillon, bien connu pour sa bravoure qui en arrivant dans Baccarat à la tête de son Bataillon, s'approchait du Colonel pour lui demander où en était la situation, ainsi que tous ordres complémentaires résultant de la bataille en cours.

A la suite de cet entretien le Commandant Oligschlager détachait sur les flancs de l'attaque aux lisières Sud et Nord de la ville, deux Compagnies de son Bataillon. La 5^e au Nord et la 8^e au Sud en prévision d'une défense, ou d'un mouvement débordant qui après accord avec les deux autres Compagnies qui s'y trouvaient déjà, pourrait le cas échéant s'imposer. Il conservait avec lui en réserve les 6^e et 7^e Compagnies.

Continuant sa marche vers le Pont, la 4^e Compagnie qui se trouvait en queue du Bataillon, dont les éléments de tête avaient déjà franchi la Meurthe au prix de lourdes pertes, fut par une heureuse initiative du Capitaine Blanchard déployée à gauche de l'entrée du Pont, derrière le large parapet, bordant la rivière.

Cette modification dans le dispositif d'attaque fut imposée par le désarroi et l'embouteillage provoqué à l'entrée de ce couloir étroit du Pont, par les feux meurtriers des mitrailleuses, qui ralentissaient ou bloquaient la progression des unités de tête du Bataillon qui nous précédaient vers la rive droite.

Devant cette tragique situation, le Capitaine Blanchard avec beaucoup de sang froid et de décision, utilisa immédiatement cette position de combat, ayant des vues assez dégagées sur la rive droite, pour protéger et appuyer l'action des unités engagées.

Il fit ensuite ouvrir le feu contre les ouvertures de certaines maisons de la rive droite occupées par les Allemands, ainsi qu'en direction du Parc du Château surplombant la route de Saint-Dié - Lunéville, où étaient installées les mitrailleuses ennemies prenant le pont d'enfilade.

C'est au cours de cette progression du 1^{er} Bataillon vers la rive droite, vaillamment dirigée par le Commandant Fenetre, blessé pendant cette opération offensive, que l'héroïque attitude du capitaine Souques de la 2^e Compagnie, glorieusement tombé sur ce pont de Baccarat, fut particulièrement remarquée, tout en faisant l'admiration de ceux qui le suivaient au combat.

Un Officier de sa Compagnie le brave Lieutenant Aussedat, qui à la tête de sa section fut blessé en franchissant le pont, a bien voulu pendant sa captivité, faire le récit de ce qu'il avait vu au cours de cette période des combats de Lorraine, et l'adresser dès son retour à la veuve du Capitaine Souques.

Cette digne et admirable épouse, qui dans sa cruelle épreuve a su dominer sa douleur, nous a communiqué cet émouvant récit.

C'est le douloureux témoignage d'un officier de valeur, ayant vécu la tragique épopée du pont de Baccarat, glorieusement arrosé de son sang. Ce précieux document émanant de ce jeune Cyrien depuis quelques années au 86^e, a permis d'en extraire les lignes ci-après d'une héroïque authenticité.

« Au cours de notre mouvement vers le pont la fusillade redouble d'intensité, et au milieu des coups de feu, nous distinguons bientôt le bruit énervant et affolant des mitrailleuses. A ce moment-là, l'artillerie ennemie entre en action et bombarde le clocher de l'Eglise, situé à côté de nous. C'est la période critique, la situation devient intenable, il faut agir. De la position d'attente que j'occupe derrière le parapet de droite du pont, j'aperçois le capitaine Souques, qui debout, encourage les hommes et donne ses ordres malgré les balles qui sifflent autour de lui. L'infernal crépitement des mitrailleuses n'a pas l'air de l'impressionner.

Mais en arrière un clairon sonne la charge, c'est l'ordre d'assaut du colonel. Immédiatement la 1^{re} compagnie, se porte en avant au pas de course sur le côté gauche du pont, précédée de son capitaine et du chef de Bataillon, puis suivie de la 2^e compagnie, moi-même sur ordre du capitaine Souques, je quitte mon abri avec ma section et me porte à sa hauteur, mais sur le côté droit du pont.

Alors se déroule le plus terrible spectacle que l'on puisse voir. De partout partent des coups de feu, provenant des maisons, des coins de rues, et surtout des jardins étagés du parc du château, entouré de grands murs, où se trouvent les mitrailleuses allemandes prenant le pont d'enfilade.

La colonne d'assaut fonce rapidement sur ce pont en poussant un formidable cri de « En avant », mais il s'y crée des trous sanglants, des files entières tombent à terre fauchées par les balles, et sur les cadavres des hommes du premier rang s'étagent ceux de leurs camarades qui courageusement veulent les franchir pour atteindre l'invisible ennemi, et sont eux-mêmes mortellement blessés.

Malgré l'énergie des hommes, un court arrêt se produit, mais comme les officiers et sous-officiers payent de leur personne et encouragent leurs troupes, de la voix et par l'exemple, le mouvement en avant reprend presque immédiatement. Tout cela s'est passé dans l'espace d'une trentaine de secondes.

Du milieu du pont, j'entrevois le capitaine Souques qui sabre en main entraîne ses hommes en criant « En avant » de toutes ses forces, et en franchissant à leur tête, les amas de cadavres qui se trouvent sur son chemin.

Moi-même, suivant son exemple, je presse l'allure et n'arrive à sa hauteur que pour le voir tomber atteint d'une ou plusieurs balles. Malheureusement les circonstances ne me permettent pas de m'arrêter, et je continue pour tomber également blessé, quelques dizaines de mètres plus loin avant la sortie du pont.

Son exemple n'a pas été vain, ses hommes encouragés et exaspérés de rage en le voyant atteint, se sont portés plus énergiquement encore en avant, mais leur héroïque élan n'a pu franchir le barrage des balles ennemies. Ils sont tous tombés en héros, comme leur chef, en accomplissant humblement et courageusement le plus sacré des devoirs.

Si le résultat cherché n'a pas été obtenu, du moins en ce jour, le capitaine Souques et ses hommes, ont donné un magnifique exemple de dévouement patriotique et de courage militaire, et leur héroïsme constituera une des plus belles pages de l'histoire de notre régiment, le 86^e R.I. ».

Comme le but principal de cette attaque était d'occuper la ville en créant une zone provisoire de défense sur la rive droite, pour consolider le coup d'arrêt sur ce passage de la Meurthe, les 6^e et

7^e Compagnies jusqu'alors en réserve recevaient à leur tour l'ordre du colonel de franchir le pont, qu'elles abordaient avec un courage remarquable, réussissant à le traverser en subissant hélas, d'assez lourdes pertes. Le lieutenant Magnin, commandant de la 6^e Compagnie, fut tué à ce moment-là, et le capitaine Dorne, commandant la 7^e Compagnie, grièvement blessé.

Manquant certainement de renseignements précis sur cette tragique traversée du pont et les graves difficultés rencontrées par les unités sur la rive droite de la Meurthe, le colonel Couturaud encore confiant dans le succès de l'opération, engageait de ce fait les 6^e et 7^e Compagnies, dernière réserve dont il pouvait disposer pour tenter la réussite de sa mission.

APRÈS LA TRAGIQUE ET GLORIEUSE ÉPOPÉE DU PONT DE BACCARAT.

Beaucoup de ceux qui depuis le début de l'attaque avaient réussi à atteindre la rive ennemie, furent tués, blessés ou fait prisonniers, après certaines tentatives de résistance. Quelques uns cependant se jetèrent dans la Meurthe du haut du pont, ou de la rive droite, et parvinrent, sous la conduite du brave lieutenant De Chenerilles à regagner notre rive malgré le feu de l'ennemi. Tandis que d'autres déjà blessés se noyaient dans la rivière au cours de leur héroïque volonté d'échapper à la captivité.

Pendant cette lutte sévère, les allemands avaient encore bombardé au cours de l'action le clocher de l'Eglise située immédiatement à droite de l'entrée du pont, face à l'emplacement de combat de la 4^e Compagnie qui en recevait quelques éclats.

C'est dans cette église que s'étaient déjà abrités quelques blessés légers, provenant des rues avoisinantes ou ayant pu refluer de la rive droite.

Que d'obscures héroïsmes dans ces divers combats de rues et au cours de la traversée du pont, suivis également de quelques luttes désespérées sur la rive droite.

Que de beaux actes de bravoure seraient à citer, en particulier les capitaines Souques et Tondeur, puis le lieutenant Magnin, tous trois mortellement blessés au milieu du pont, et qui dans la souffrance et la mort, partagèrent le sort de leurs hommes sur ce tragique emplacement.

Parmi tous les glorieux morts et blessés qui après l'héroïque tentative d'occupation de la rive droite, obstruaient le pont de la Meurthe, 90 cadavres furent ensuite relevés par les habitants, pendant que de très nombreux blessés recueillis sur cet emplacement ou dans les rues avoisinantes, étaient transportés dans les hôpitaux de la ville ou dans des locaux provisoirement aménagés. Tous ces blessés furent soignés avec un dévouement digne d'éloges, par le brave médecin-major Bonnet du 86, qui resté sur place depuis la veille, se sacrifiait pour sauver les blessés et soulager les mourants.

Après ces divers combats, suivis de la tragique et meurtrière traversée du pont, la grande rue battue dans l'axe de ce passage étroit de la Meurthe par les mitrailleuses ennemies, était de ce fait devenue impraticable pour le repli des survivants de la 4^e Compagnie, qui occupaient toujours leur dangereux poste de combat, à gauche de l'entrée du pont, où ils étaient complètement isolés avec l'avant et l'arrière, tout en étant exposés au feu meurtrier de l'ennemi.

Comme cette compagnie avait jusqu'à l'extrême limite rempli vers l'entrée du pont sa dangereuse mission de protection et d'appui, les deux seuls chefs de section qui avec leurs hommes résistaient encore sur cet emplacement de combat, décidèrent alors de se replier par un cheminement détourné à travers les maisons et jardins situés au Nord de la grande rue et à l'Ouest de la Meurthe.

Au cours de ce repli, ils eurent encore à vaincre de nombreuses difficultés et à braver parfois le feu de l'ennemi, qui déjà atteignait certaines de nos positions de la rive gauche, où l'artillerie commençait également à incendier ou à détruire quelques maisons. Cette opération un peu risquée avait quand même permis à ces diverses fractions de la 4^e Compagnie d'aboutir dans une rue perpendiculaire à la direction du pont.

C'est en arrivant dans cette rue que nous rencontrâmes le colonel Couturaud circulant tout seul dans ce quartier arrière de la rive gauche de la Meurthe. Il venait sans doute de s'assurer de l'organisation défensive des lisières Nord de la ville, confiées aux 5^e et 10^e Compagnies, déjà débordées dans le lointain par les troupes allemandes qui au cours de la nuit avaient franchi la Meurthe au pont d'Azerailles, ou sur des passerelles provisoires rapprochées. Elles étaient maintenant en contact avec le 38^e R.I. vers la côte 301, Badmenil et les lisières du bois de Glonville, où ce régiment était chargé au Nord, de couvrir l'attaque du 86^e dans Baccarat.

S'adressant à l'adjudant Gerard qui commandait ce détachement des survivants de la 4^e Compagnie, le colonel lui dit d'une voix brisée par la fatigue : « Venez tous avec moi ». Puis avec la centaine d'hommes dont nous disposions encore, il nous conduisit, derrière un groupe de maisons, afin de constituer une troupe de réserve dont il était à ce moment-là, entièrement dépourvu.

Nous étions à peine en place en vue d'une action de protection ou contre attaque, qu'on voyait transporter devant nous par deux hommes, le commandant Oligschlager du 2^e Bataillon, qui grièvement blessé d'une balle à la cuisse, venait à son tour des lisières Sud de Baccarat où se trouvait une compagnie de son Bataillon, la 8^e, déjà envoyée dans cette direction pour renforcer l'action de la 9^e Compagnie, et exercer une surveillance en amont de la Meurthe vers La Chapelle, où les allemands avaient déjà, dans la nuit, franchi la rivière au pont de Thiaville.

Très déprimé par sa grave blessure qui devait être mortelle, ce brave commandant du 2^e Bataillon, nous dit à tous en passant : « Du courage mes enfants, du courage ».

A ce moment-là également on voyait passer le sergent-major Geneix de la 8^e Compagnie, très grièvement blessé, et qui soutenu par deux hommes, venait lui aussi de cette direction. Ce brave sous-officier maintenant décédé, devint plus tard chef de Bureau au Cabinet de M. le Préfet de la Haute-Loire.

Enfin ce fut le lieutenant Caillet commandant la 8^e Compagnie, bien connu pour sa bravoure et sa froide énergie, qui venait également des lisières Sud de Baccarat où les allemands manifestaient déjà dans cette région une grande activité.

S'adressant devant nous au colonel Couturaud, il lui dit avec déférence, mais sur un ton énergique : « Mon colonel, il n'y a plus rien à faire ici, il faut en sortir au plus tôt ». Il était à ce moment-là environ 11 heures, cette pressante intervention du lieutenant Caillet résultait des renseignements de certaines patrouilles de sa compagnie, qui lui avaient rendu compte que les allemands franchissaient la Meurthe assez loin au Sud, sans doute sur des passerelles provisoires, et qu'ils allaient bientôt se trouver au contact de la Brigade coloniale du général Marchand (5^e et 6^e) qui au Sud-Ouest nous couvrait sur notre droite.

ÉVACUATION DE BACCARAT.

Voulant éviter un encerclement qui se préparait au Nord et au Sud des lisières de Baccarat, le colonel Couturaud, épuisé de fatigue se rallia sans difficulté aux avis du lieutenant Caillet, qui prenant immédiatement la direction du mouvement de repli, emmena vers la sortie Sud-Ouest de la ville, les débris du régiment, qui continuaient la lutte dans Baccarat à proximité de la Meurthe. Ces divers éléments furent à ce moment-là partiellement regroupés sans distinction d'unités, par quelques officiers et sous-officiers dont le lieutenant Basset.

En quittant ces lieux tragiques que le 86^e avait glorieusement arrosé de son sang, et où nous laissions un millier de morts, de blessés ou de prisonniers, dont une vingtaine d'officiers, je serrais la main au passage dans le rez-de-chaussée d'une grange à mon camarade le sergent-major Geneix, couché sur un brancard, au milieu d'autres blessés. Puis je m'inclinai un peu plus loin parmi de glorieux morts étendus en pleine rue, devant le cadavre d'un autre camarade, l'adjudant Balgairie, tué le matin même au cours des premiers combats de rues et de maisons, qui eurent lieu à l'entrée de Baccarat.

Tous les blessés légers qui pouvaient marcher furent emmenés avec nous. Quelques uns étaient à tour de rôle transportés à dos par des camarades, comme ce fut le cas d'un soldat de notre compagnie, qui blessé au pied suppliait qu'on ne l'abandonne pas.

Cette opération de repli rendue difficile, du fait de la proximité des troupes allemandes qui maintenant nous serraient de près par le feu de leurs mitrailleuses venant de toutes les directions, sauf de l'Ouest, fut sous l'autorité du colonel Couturaud, dirigée avec un superbe sang froid par le lieutenant Caillet qui par un itinéraire aussi abrité que possible, nous conduisit au-delà de la zone dangereuse.

Cet itinéraire jalonné hélas par quelques morts et blessés provenant sans doute d'un repli précédent, nous permit d'aboutir sans trop de pertes dans le bois de la Rappe, où s'étaient déjà groupés quelques éléments épars du 86^e et où nous trouvâmes le général de Brigade d'Infreville qui la veille au soir, avec insistance, avait transmis l'ordre d'attaque de Baccarat.

Cet officier général très absorbé par les événements ne paraissait tenir aucun compte des combats meurtriers que nous venions de livrer depuis 4 h. 30 du matin, ni de la fatigue extrême des hommes, suivis de l'évacuation difficile de Baccarat. Pendant cette pénible opération, nous avons pu cependant éviter l'encerclement des dernières fractions d'unités, qui luttèrent encore dans Baccarat sur la rive gauche de la Meurthe.

Sans doute pressé par une grave situation tactique, le général d'Infreville impatient d'agir, prescrivait au colonel Couturaud de regrouper d'urgence les débris de son régiment en vue de nouvelles missions à remplir.

C'est également dans ce bois de la Rappe dominant Baccarat et la vallée de la Meurthe au Sud-Ouest, que nous rencontrâmes le colonel Deleuze du 38^e, qui la tête bandée à la suite d'une blessure, circulait à cheval en arrière des positions tenues par son régiment, dont les premières lignes paraissaient se trouver vers Badmenil et les lisières Nord du bois de Glonville. Depuis le matin, les unités de ce régiment luttèrent courageusement dans cette région contre un ennemi supérieur en nombre et en moyen de feux afin d'éviter que le 86^e ne soit débordé sur sa gauche pendant son combat dans Baccarat.

C'est aussi à ce moment-là que nous rencontrâmes certaines unités du 158^e (21^e Corps) qui en petites colonnes se portaient au Sud-Ouest de Baccarat pour assurer la liaison avec le 13^e Corps d'Armée et couvrir notre droite où se trouvait également la Brigade coloniale. Cette brigade était déjà au contact des allemands entre Deneuvre et le bois de La Moncelle, puis vers les lisières Sud dominant la vallée de la Meurthe, qui dans la nuit avait été franchie par l'ennemi.

Ainsi se terminait en cette fin de matinée du 25 août 1914, la première phase de cette sanglante bataille.

V. DEUXIÈME PHASE DE LA BATAILLE DE BACCARAT.

Depuis notre rencontre avec le général d'Infreville en cette fin de matinée du 25 août 1914, le colonel Couturaud, qui comme ses hommes était brisé de fatigue, avait pu encore récupérer quelques éléments épars du régiment, sortis avant nous de Baccarat.

C'est avec ces fractions d'unités qu'il fit procéder à une réorganisation rapide des survivants, en formant d'abord des sections, puis quelques compagnies à effectifs réduits, qui furent encadrées par les disponibilités en officiers et sous-officiers.

Ce groupement d'éléments divers d'un effectif de 500 hommes environ indépendant d'autres fractions isolées du régiment momentanément dispersées fut immédiatement affecté vers 14 heures, à la défense de deux points d'appui importants constitués face au Nord-Est par les localités de Bazien et de Sainte-Barbe. Ces deux positions devaient interdire aux Allemands le débouché des bois de Glonville et de La Moncelle, en direction de Rambervillers.

COMBAT DE BAZIEN.

L'importance du point d'appui de Bazien où le combat prenait rapidement de l'ampleur, nécessita la présence du colonel Couturaud, tandis que celui de Sainte-Barbe était confié au capitaine Blanchard.

C'est pendant cette deuxième partie de la journée que des combats meurtriers furent encore engagés pour la défense de ces deux points d'appui et que de nombreux actes de courage et de sacrifices étaient encore accomplis, principalement à Bazien où, malgré l'énergique résistance des glorieux soldats du 86^e, cette localité, perdue et reprise, fut définitivement occupée par les Allemands vers la fin de l'après-midi.

Au cours de ces heures d'obscur héroïsme, le colonel Couturaud fut, vers dix-sept heures, mortellement blessé et fait prisonnier en entraînant, une fois de plus, à l'attaque de Bazien, qu'on voulait tenter de reprendre, certains éléments de son régiment qu'il avait pu regrouper autour de lui.

Il mena cette contre-attaque avec un grand mépris du danger, précédant sa troupe assez loin en avant jusqu'à proximité des lignes allemandes, sous un feu très violent d'artillerie et de

mitrailleuses.

Ce bel exemple de courage, qu'animait un pur esprit de sacrifice, faisait honneur à son cher régiment, dont il avait le droit d'être fier, en cette fin de journée tragique mais glorieuse du 25 août 1914.

Comme au cours de cette contre-attaque la violence du feu de l'ennemi nous avait occasionné de nombreuses pertes, empêchant nos troupes d'atteindre l'objectif assigné, il ne nous fut pas possible, malgré quelques courageuses tentatives, de sauver notre colonel tombé à proximité des lignes allemandes, où le lieutenant Rolland fut grièvement blessé et le sous-lieutenant Engles blessé et fait prisonnier.

Les survivants de ce sévère combat, regroupés avant la nuit par les quelques cadres qui existaient encore, se repliaient ensuite sur l'importante localité de Ménil-sur-Belvitte, en ramenant tous les blessés légers.

C'est dans cette dernière localité, située à quatre kilomètres sur la route de Baccarat-Rambervillers, axe d'opération du régiment, que se rassemblaient provisoirement tous les éléments épars du 86^e, en prévision d'actions futures.

COMBAT DE SAINTE-BARBE.

A Sainte-Barbe, où se trouvait le capitaine Blanchard, commandant l'autre groupement du 86^e, une lutte farouche fut également engagée, pendant une grande partie de l'après-midi, pour la défense de cette localité.

Au cours de cette lutte sévère, le capitaine Blanchard fut admirablement secondé par les lieutenants Caillet et Basset, qui contribuèrent largement à l'organisation et à la défense de cet important point d'appui, permettant après une résistance acharnée de retarder l'avance ennemie dans ce secteur.

C'est pendant ces rudes combats de l'après-midi, à Sainte-Barbe, que nous eûmes encore à supporter de nombreuses pertes en tués et blessés, dont le lieutenant Caillet, qui, grièvement blessé, put quand même être évacué, sur Rambervillers, avec d'autres blessés du régiment.

Vers la fin de l'après-midi, cette localité était déjà débordée, à l'est et au sud-est, par les Allemands qui, depuis le matin, occupaient en force la forêt de Sainte-Barbe. Au nord et nord-est, ils débouchaient également des bois de La Moncelle, amorçant ainsi l'encerclement de notre point d'appui qui, de ce fait, devenait difficile à défendre, surtout après la chute de Bazien, au nord-ouest.

Ayant largement rempli leur mission de résistance dans cet important secteur, nos braves troupes furent obligées, malgré leur courage et leur esprit de sacrifice, de se replier, avant la nuit, jusqu'à Ménil-sur-Belvitte, à trois kilomètres au sud-ouest, centre de ralliement des éléments divers du 86^e.

MÉNIL-SUR-BELVITTE, DERNIER CENTRE DE RÉSISTANCE EN CETTE FIN DE JOURNÉE TRAGIQUE MAIS GLORIEUSE DU 25 AOÛT 1914.

Groupés en plusieurs fractions sous des commandements divers, les glorieux survivants du 86^e tentèrent encore, dans cette région très agitée, d'opposer une certaine résistance qui ne pouvait que montrer à l'ennemi que nous ne voulions pas subir la volonté de l'envahisseur.

Le brave lieutenant Basset, autour duquel nous nous étions groupés avec des fractions d'unités diverses, fut mortellement blessé dans un dernier combat que, sous ses ordres, nous avions engagé dans la région de Ménil-sur-Belvitte, où l'ennemi était encore agressif et où la fusillade crépitait toujours, bien qu'il soit déjà nuit.

Comme aux environs de vingt-deux heures la lutte avait en partie cessé dans ces régions sinistres et boisées, où toutes les méprises étaient possibles, entre troupes amies plus ou moins dispersées, nous pûmes, à ce moment-là, regrouper une fois de plus certains éléments épars du régiment qui, vaillamment, tentaient encore de résister dans un combat sous bois.

VERS UN REGROUPEMENT GÉNÉRAL DES SURVIVANTS.

Malgré l'heure tardive, en cette fin de journée tragique mais glorieuse du 25 août 1914, ces diverses fractions d'unité du 86^e étaient ensuite dirigées, par un officier d'état-major, sur l'importante localité de Brû, à quatre kilomètres à l'est de Rambervillers, sur la route du col de La Chipotte.

Ayant retrouvé dans ce dernier cantonnement quelques autres fractions du régiment placées sous le commandement du capitaine Blanchard, nous pûmes, à notre arrivée vers minuit, nous mettre à la disposition de cet officier.

Pendant notre déplacement de Ménil à Brû, six kilomètres environ, nous avons pu ramener, avec nos blessés légers, les derniers éléments du régiment qu'il nous fut encore possible de rassembler autour de nous.

Les glorieux survivants de cette sanglante journée du 25 août 1914, harassés de fatigue et d'émotions, sans ravitaillement ni sommeil depuis quarante-huit heures, purent enfin, dans ce cantonnement de Brû, prendre quelques heures de repos.

VI. APRÈS LA MÉMORABLE JOURNÉE DU 25 AOÛT 1914.

Au lever du jour, le 26 août, le capitaine Blanchard ayant prescrit de recenser les gradés et hommes du 86^e présents dans cette localité de Brû, nous en comptâmes environ trois cent cinquante, dont trois officiers.

L'importance de cet effectif ayant permis de constituer deux compagnies réduites, le capitaine Blanchard en prit immédiatement le commandement.

Ce groupement de Brû ainsi organisé fut dirigé d'urgence au nord de Rambervillers, vers le

village de Roville-aux-Chênes, sur la Mortagne, pour en déloger les Allemands qui venaient de l'occuper.

Il fut renforcé, en cours de route, par le groupement du capitaine Chometon, deux cents hommes environ, provenant d'éléments divers du 86^e dispersés après les combats de Baccarat, Bazien et Sainte-Barbe et dirigés ensuite sur Rambervillers. Le capitaine Chometon, détaché ce jour-là à l'état-major de la Division, en avait pris le commandement.

Ayant ainsi progressivement regroupé ses survivants, notre brave régiment ne resta pas longtemps inactif. Dès midi, il arrive très vite au contact de l'ennemi, occupant fortement le village de Roville. Après un sévère combat d'infanterie, ce village est rapidement repris par nos troupes, qui en organisent immédiatement la défense.

Au cours de ce nouveau combat, les braves soldats du 86^e, ayant retrouvé la superbe ardeur offensive de Sarrebourg et de Baccarat, s'élancent courageusement à l'assaut des bois de la Pucelle, puissamment défendus, au nord-est, par les Allemands.

Mais, comme le régiment ne peut, hélas ! les enlever, nos troupes restent en avant-postes, au sud-ouest de ces bois, vers les lisières de Roville-aux-Chênes, dont elles complètent la défense.

Pendant les journées qui suivent, le régiment est soumis à de violents tirs d'artillerie lourde, qui incendient ou détruisent en grande partie ce village.

Malgré l'âpreté de la lutte, il conserve quand même, avec une héroïque ténacité, le terrain arraché à l'ennemi, tout en subissant, hélas ! de nombreuses pertes, dont le lieutenant Camisolle, qui fut mortellement blessé au cours de ces opérations défensives.

L'acharnement de notre résistance, dans ce secteur cruellement battu par l'artillerie lourde, contribua, avec le concours des unités voisines, à mettre fin à l'avance ennemie dans cette région de La Mortagne, où l'élan de l'armée allemande fut définitivement brisé.

Compte tenu d'autres éléments épars du 86^e, affectés à des services divers, et ceux plus ou moins dispersés par les combats du 25 août, qui avaient rapidement rejoint le village Roville-aux-Chênes, l'effectif total des survivants de notre glorieux régiment, après les nombreux combats de Lorraine, s'élevait à sept cent cinquante hommes environ et sept officiers.

Tel fut le rôle tragique, mais glorieux du 86^e durant sa courte et héroïque épopée du mois d'août 1914, en particulier pendant cette sanglante journée à Baccarat, qui fut extrêmement meurtrière, et où plus de douze cents hommes et vingt-six officiers restaient dans ce coin bouleversé de la terre lorraine qui, de la Meurthe à la Mortagne, rappelle à tous ceux qui ont vécu ces heures de combats ardents un souvenir d'enfer et de mort. Ce jour-là, le 86^e avait atteint et même dépassé les limites de l'héroïsme.

Avant de clore l'émouvant récit des nombreux combats d'août 1914, il semble nécessaire de mentionner que certains documents, émanant d'un historien qualifié, nous ont permis d'apprendre qu'au cours de cette dure période, notre dédain de la mort, pendant les combats de Lorraine et en particulier à l'attaque de Sarrebourg, puis au cours de notre furieuse offensive sur le pont de Baccarat, avait rendu pantois l'état-major allemand de la 8^e Armée, que nous avions en face de nous.

Par son attitude héroïque, le 86^e avait montré à l'armée allemande que les Français étaient toujours courageux et disciplinés, tout en étant capables, par leur esprit de sacrifice, de faire face à n'importe quelle situation offensive ou défensive, convenablement préparée ou dirigée.

L'arrivée de deux importants renforts, venant du Puy, permit de reconstituer une partie du régiment qui résista encore dans cette région jusqu'au 8 septembre, ayant perdu dans l'ensemble des combats de Lorraine (Ancerviller, Sarrebourg, Baccarat, Bazien, Sainte-Barbe et Roville) les trois quarts de ses effectifs en tués, blessés ou prisonniers, soit deux mille quatre cents hommes environ et cinquante-trois officiers sur soixante.

VII. EMBARQUEMENT DU RÉGIMENT POUR LA BATAILLE DE LA MARNE ET LA CONTINUATION DE LA LUTTE JUSQU'À L'ARMISTICE DU 11 NOVEMBRE 1918.

Mais sa noble mission n'était pas terminée. Le 9 septembre, partiellement réorganisé, n'ayant encore comme chef de corps que le capitaine Blanchard, il était embarqué, en chemin de fer, pour la région de Creil, où il allait prendre une belle part à la poursuite de l'ennemi, largement battu à la bataille de la Marne.

Pendant quatre ans, il continua ensuite sur d'autres champs de batailles de la guerre 1914-1918 les belles traditions d'héroïsme qu'il avait montrées sur la terre lorraine, glorieusement arrosée de son sang.

Le chiffre élevé de ses morts, atteignant la moitié des pertes de la 120^e Division, atteste nettement l'esprit de sacrifice de ce brave régiment et une volonté farouche de vaincre pour nous donner la victoire.

Il est titulaire de prestigieuses citations, dont les textes élogieux rappellent le courage de ses héroïques combattants. Son glorieux drapeau orné de la fourragère et décoré de la croix de guerre, avec deux palmes et une étoile d'or, fut également décoré de la médaille d'Italie.

Après l'armistice du 11 novembre 1918, ayant atteint en combattant les rives de la Meuse, à Sedan, il eut l'honneur de participer ensuite, à la tête de sa division, au franchissement victorieux du Rhin, à Mayence, où, derrière son glorieux drapeau, il connut un magnifique couronnement de son héroïque épopée.

VIII. LE RETOUR TRIOMPHAL DU 86^e AU PUY, SA GARNISON D'ORIGINE.

Après dix mois d'occupation en Allemagne, sur le territoire de la Tête de pont de Mayence, le 86^e R.I., très honoré de cette marque de confiance, rejoignait ensuite, en septembre 1919, sa garnison d'origine.

Fière de son beau régiment, la ville du Puy, dont l'une de ses rues porte, depuis longtemps, le nom de « 86^e d'Infanterie », lui fit, à son retour des armées, une réception enthousiaste en le faisant défiler sous des arcs de triomphe, où nos soldats et leurs chefs étaient, au passage, couverts de fleurs.

Elle vient encore de lui témoigner sa reconnaissance en décidant, à la suite d'un vote unanime de son Conseil municipal, de donner le nom de « Baccarat » au magnifique carrefour du quartier des Carmes, en souvenir de l'héroïque sacrifice des soldats du 86^e tombés au champ d'honneur, le 25 août 1914, pour la défense de cette ville.

De son côté, la ville de Baccarat, qui n'a jamais oublié ses braves défenseurs, ni les glorieux morts du 86^e qui reposent dans les cimetières militaires de la région, a également voulu les honorer en donnant à la plus belle place de sa ville, le nom de « place du 86^e d'Infanterie ».

IX. LA NOBLE MISSION DE L'AMICALE DES ANCIENS DU 86^e ET DU 286^e.

Les anciens du 86^e et du 286^e, survivants de cette période héroïque, ont toujours gardé le souvenir de leurs braves camarades morts au champ d'honneur, dont les tombes pieusement recueillies dans des cimetières militaires, jalonnent, de la Lorraine à la Somme, les anciens secteurs de combats des 86^e et des 286^e.

Ces nombreux secteurs et leurs vastes cimetières sont souvent visités par une délégation d'anciens combattants de ces deux régiments qui, chaque année, dans des régions différentes, accomplissent un pieux pèlerinage pour fleurir les tombes et honorer leurs glorieux morts, au cours de cérémonies diverses.

Chaque année également, les membres de cette Amicale, fidèles au souvenir de leurs frères d'armes, se réunissent nombreux pour participer à certaines cérémonies régionales où, ensemble, ils peuvent se recueillir et rendre un pieux et solennel hommage à leurs camarades tombés au champ d'honneur pour la défense de la Patrie.

Puis, évoquant la belle histoire de leurs deux régiments, tous ces survivants de l'héroïque épopée des 86^e et 286^e sont fiers, au cours de ces fraternelles réunions, de faire renaître l'excellent esprit de corps qu'animait autrefois une flamme mystérieuse et pure, toujours jalousement entretenue et qui, sur les champs de batailles, passait dans l'âme des combattants pour nous donner la victoire, cette belle victoire de 1914-1918 qui symbolise l'honneur du passé et l'espérance de l'avenir.

14 avril 1964,

Commandant BOUCHER.